

l'Edition Musicale Vivante

Sommaire



LE VOYAGE IMMOBILE, par Jacques NELS ■ LE PHONOGRAPHE ELECTRIQUE, par Dominique SORDET ■ UN PEU D'ACOUSTIQUE : LE PHONOGRAPHE : ENREGISTREMENT ELECTRIQUE, par Ph. Le CORBEILLER ■ CRITIQUE DES DISQUES par Emile VUILLERMOZ ■ LES DISQUES DE CHANT, par Maurice BEX ■ LES DISQUES DE VIOLON, par Marc PINCHERLE ■ RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS ■ CHEZ NOS CONSTRUCTEURS, par Cérard VOISIN.



Le Voyage immobile

par Jacques Nels

Il est, si je m'en souviens bien, dans « Cris des cœurs » cette pièce si curieuse de Jean-Victor Pellerin, un personnage qui parle d'un sien oncle, amateur de voyages sédentaires. Cet amant de l'immobilité passionnée, avait, paraît-il, l'habitude d'étendre une énorme carte terrestre sur le sol, de se coucher auprès d'elle, et de rêver de longs instants sur la ligne sinueuse et bleue d'un fleuve lointain ou sur les hachures marron d'une chaîne de montagnes soutenant le ciel.

Je le comprends cet exalté voyageur, dont le regard se porte des Indes à l'Alaska et du Pérou à la Norvège avec une rapidité que nos ingénieurs n'ont encore point osé imaginer.

Que de fois, moi aussi, en suivant cette trace invisible et pourtant visible que Vasco de Gama a laissée derrière lui, ai-je parcouru sur de fines caravelles le vaste Atlantique. Que de fois, moi aussi, hardi pionnier, ai-je franchi, seul, entouré de léopards et de tigres, des forêts aux lianes enchevêtrées et passé sur un pont tissé de brume et de lumière et sous un opaque firmament d'oiseaux, des fleuves inconnus et tumultueux.

Il n'est pas de plus grande ivresse que l'ivresse de l'esprit. Je l'ai éprouvé chaque fois qu'après un de ces voyages sans entrave, je me retrouvais, soudain, les pieds chaussés de plomb, sur le terrain aride de la réalité. Et comme celui qui, fumant l'opium, ne peut plus se passer de sa drogue, celui qui a goûté, une fois, aux poisons capiteux de l'imagination, par tous les moyens cherchera à se les procurer à nouveau.

Et c'est l'évasion, le goût âpre de l'évasion qui nous saisit à chaque jour, et à chaque instant de chaque jour. Mal étrange et dangereux. Peut-on en guérir autrement qu'en partant un beau matin pour une de ces régions attractives ? Peut-on calmer ce tourment sans céder à l'appel de la route ?



Et, cependant, n'avons-nous pas trouvé un apaisement à cette inquiétude ? Si.

Ainsi dans mes dernières divagations de voyageur immobile, l'Espagne a tenu une grande place. A quoi le devais-je ? A cette nombreuse littérature hispanisante qui fleurit depuis quelque temps chez nous. Aux livres de Montherlant, aux « Lettres espagnoles » de Lacretelle, au livre de Carco, aux « Profondeurs de l'Espagne » de Schwob, aux travaux de Cassou ? Il se peut. Tant de lectures successives sur une même matière peuvent nous créer une âme provisoire, mais nouvelle. Je fus donc saisi par un goût impérieux de l'Espagne et de tout ce qui est espagnol.

Mais si, comme l'a noté Jean Sarment, *on se souvient toujours sur un air*, c'est aussi *sur un air* qu'on évoque le mieux un pays. Aussi me suis-je assis devant mon phonographe et ai-je placé tour à tour sur le plateau tous les disques *espagnols* qu'il m'a été possible de trouver, depuis les *Sept chansons* interprétées par Barrientos jusqu'aux disques à castagnettes de la Argentina, en passant bien entendu par *Iberia*, les *Nuits dans les jardins d'Espagne*, les différentes *Jotas* et même le fameux *Ay, ay, ay*.

Quelle joie, quel apaisement ! Puisque je ne pouvais pas aller en Espagne, l'Espagne, docile à mon désir, est venue chez moi. Toute la couleur, toute la profondeur de ce pays me sont devenues tout à coup perceptibles, compréhensibles, présentes à moi, et je connus l'Espagne.

Etrange sortilège de cette boîte sonore qui distribue les paysages et les couleurs, les rumeurs et les parfums, et nous laisse riches de visions précises bien qu'immatérielles. Voici un coffret qui contient la pharmacutique nécessaire à nos spleens, les remèdes à ces nostalgies dévorantes des pays que nous n'avons pas visité et ne visiterons peut-être jamais. La terre est petite désormais, soit, *rien que la terre* dit Paul Morand, et Claude Farrère n'a-t-il pas déclaré ces jours derniers que, si du temps de sa jeunesse on consentait encore à admirer un voyageur qui revenait de la Chine, aujourd'hui on ne lui fait même plus l'aumône d'un regard.

Pourquoi donc se déplacer. Partir... dit Dorgelès. Non, A quoi bon. Que me saisisse le désir d'évoquer les Iles Hawaï qui ont enchanté ma jeunesse grâce au roman de Danrit *L'Homme-oiseau*, qu'il me plaise de rêver aux plantations de la Louisiane, qu'à la lecture d'un roman de Dostoïewski j'éprouve l'envie de me complaire quelques instants au sein de cette fameuse et mortelle nostalgie slave, je n'ai qu'à faire quelques mouvements très simples : choisir un disque, tourner une manivelle, placer une aiguille de fin acier et... écouter.

Alors, fantasmagorie, douceur, ivresse, des ondes sonores m'emprisonnent dans une troublante irréalité. Que suis-je ? Où suis-je ? Je change de nationalité, d'âme, de pensée. Je suis de tous les pays, de partout. Je ferme les yeux et tantôt je vois les mers du sud qui hantèrent Stevenson, tantôt je parcours sur mon fidèle cheval le steppe infini et désolé, tantôt je suis toréador et j'entre dans l'arène, tantôt je suis un jeune Américain aux dents d'or et je fais une cour très sentimentale à une grande jeune fille qui mâche du chewing-gum.

Infinites possibilités du phonographe, petite boîte qui contient le monde, le vaste monde et tous ses rêves, tous ses tourments et toutes ses joies.

Petite boîte, tu m'apportes à domicile les richesses de l'univers, ses vallées, ses plaines, ses océans. Grâce à toi je vois aussi, de chez moi, les œuvres des hommes : les fontaines de Rome, une locomotive entrant en gare, la Bourse à midi, un blanc avion se détachant sur le ciel bleu.

Tout m'est possible, tout m'est perceptible, tout est jouet de mon goût et de ma fantaisie de chaque instant. Il n'est plus pour moi de contrée interdite. Incomparable collaborateur de mon imagination, auxiliaire de mes désirs, esclave de mes volontés impérieuses tu m'offres toutes ces rumeurs qui tissent autour de nous un invisible mais ténu voile.

Et, faut-il le dire, je te regarde parfois avec une tendre reconnaissance, tant tu me réconfortes et me donnes confiance dans des instants d'inquiétude, mais parfois aussi je te considère avec une secrète terreur, tant tu es plein d'infini et de troublants mystères.

JACQUES NELS.

Le Phonographe électrique

Après des débuts décevants, le phonographe électrique a réalisé depuis six mois des progrès remarquables, des progrès essentiels, en présence desquels la plupart des objections et des réserves qu'appelait, hier encore, ce nouveau matériel, ont perdu une grande partie de leur intérêt et de leur valeur.

Il faut s'incliner loyalement devant l'évidence. Posez sur le plateau d'un *bon* phonographe électrique — je souligne *bon* car trop de constructeurs cherchent actuellement à profiter de l'engouement d'un public ignorant et crédule — posez sur le plateau d'un bon phonographe électrique un disque choisi parmi ceux que la qualité et la nature de l'enregistrement prédestinent à l'amplification, par exemple le somptueux début de la *Scène du Graal* (C 2.008), ou l'*Enchantement du Vendredi-Saint* (C 2.013 et 2.014) que domine la belle voix de Kipnis, ou l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* (P 66.829) ou l'étrénelant *Sextette de Lucie de Lammermoor* (Gr 102) ou encore l'Ouverture de *Ramuntcho* (O) dans laquelle les archets de l'orchestre Colonne font merveille — et vous serez obligé de constater que toutes les critiques de détail auxquelles la reproduction électrique donne encore lieu, si fondées soient-elles, car je ne nie pas qu'il y en ait de fondées, et la reproduction « savonnée » de la morsure de l'archet sur la corde en est une, ne suffisent pas à mettre en question l'éclatante supériorité de la technique nouvelle.

Non seulement la puissance de la reproduction est sensiblement accrue, mais le résultat est atteint sans que l'auditeur éprouve l'impression de fatigue et de fracas qui gâte son plaisir lorsqu'un phonographe ordinaire s'époumonne à reproduire un de ces disques à sonorité renforcée contre lesquels l'*Edition Musicale Vivante* a toujours, à juste titre, élevé des protestations. C'est qu'avec le phonographe électrique, l'amplification est obtenue par des procédés rationnels, et non par des artifices mécaniques plus ou moins inopérants. C'est aussi que la pâte sonore est d'un coloris plus riche. Une des particularités, un des avantages bien connus de la lecture du disque par *pick-up* est l'égalité parfaite du traitement dont bénéficient les notes graves et les notes hautes. Contrairement à ce qui se passe avec les phonographes mécaniques qui escamotent partiellement les basses, et déportent vers les régions supérieures du clavier le centre de gravité des exécutions orchestrales, le phonographe électrique respecte scrupuleusement la hauteur des sons et leur volume relatif. Bassons, contrebassons, tubas, timbales reprennent la place assignée par le compositeur, et l'orchestre retrouve une densité et un moelleux dont le phonographe à coffret nous avait deshabitués. Entre l'exécution d'une même page symphonique par le phono ordinaire et par l'amplificateur électrique, la différence est du même ordre qu'entre une gravure, de format réduit, qui reproduirait un tableau de chevalet, et la copie de ce même tableau,